
Henri Michaux et les « États-tampon ». Aspects du voyage imaginaire dans *Ailleurs*

Nicolas Ragonneau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1962>

DOI : [10.4000/textyles.1962](https://doi.org/10.4000/textyles.1962)

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 137-153

ISBN : 2-87277-008-8

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Nicolas Ragonneau, « Henri Michaux et les « États-tampon ». Aspects du voyage imaginaire dans *Ailleurs* », *Textyles* [En ligne], 12 | 1995, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1962> ; DOI : [10.4000/textyles.1962](https://doi.org/10.4000/textyles.1962)

Nicolas RAGONNEAU

Je vais enfin savoir si Gallimard ou quelqu'un d'autre va promettre de publier "Un voyage en Grande Garabagne". Il est fini, je n'y ajoute plus rien (il ne me reste plus qu'à taper à la machine). Il m'exaspère à tel point que si je retournais à Paris en ce moment, ce serait pour assassiner deux ou trois personnes à son propos.

Henri MICHAUX,
lettre à Jean Paulhan, Anvers, janvier 1935.

De l'Équateur à la Grande Garabagne, de l'expérience de la mescaline au dessein d'une écriture universelle, de la rêverie éveillée du «sportif au lit» aux songes, tout est voyage, exploration de nouveaux territoires, d'autres paysages mentaux dans l'œuvre de Henri Michaux. *Ailleurs* (1948), qui réunit *Voyage en Grande Garabagne*, *Au pays de la Magie* et *Ici, Poddema*, ne forme qu'une étape sur son itinéraire : il n'est pas le livre de celui qui manque de pérégrinations et tente de s'évader, mais bien le rejeton engendré par la perplexité d'un voyageur trop souvent déçu par le réel, qui découvre, à l'instar de Claude Lévi-Strauss, que tout voyage est avant tout exploration de soi.

Périples réels et voyages imaginaires

Dans les faits, Michaux effectua un tel voyage vers soi en se déplaçant en Équateur, d'où il rapporte *Ecuador* (1928). Journal de voyage d'«un homme qui ne sait ni voyager ni tenir un journal de voyage», ce livre représente en quelque sorte une contre-initiation qui le ramène sans cesse à sa propre intériorité car, «en soi, il y a à faire». Cependant, qu'elle le déçoive ou qu'elle l'enchanter, l'expérience répondait pour lui à une nécessité impérieuse, d'ordre cathartique. Entreprise de séparation physique, puis mentale, d'avec son pays d'origine, et, plus fondamentalement, tentative de séparation d'avec le monde occidental et ses systèmes de pensée, comme il le confesse dans *Quelques renseignements sur 59 années d'existence* :

*pour expulser de lui sa patrie, ses attaches de toutes sortes et ce qui s'est en lui et malgré lui attaché de culture grecque ou romaine ou d'habitudes belges.
Voyages d'expatriation*¹.

¹ Dans *Cahier de l'Herme Henri Michaux*, Editions de l'Herme, 1966, p.14.

Michaux effectue un autre périple, vers l'Asie cette fois, en 1931 et 1932. Aux antipodes de l'aventure équatorienne, *Un barbare en Asie* marque un changement de posture pour le poète qui s'ouvre avec ferveur à l'Inde et à la Chine. Le genre du journal de voyage est abandonné pour un récit éclaté qui se dispense le plus souvent de préciser les données spatio-temporelles du déplacement, non plus que les moyens de transport utilisés. Ces caractéristiques seront, un peu plus tard, celles des récits d'*Ailleurs*.

Le barbare, par une inversion ironique, c'est l'européen nombriliste-colonisateur ; la barbarie, la civilisation occidentale infatuée d'elle-même, qui lui fait écrire à Jean Paulhan, depuis Kohe, le 13 avril 1932 : « Bien sûr, cela ne me gênerait pas follement de revoir l'Europe engloutie². De l'Orient, il espère rapporter l'exemple de civilisations plus subtiles, autrement spirituelles et supérieures aux nôtres ; en 31 et en 32, cet espoir est vivace, et synonyme d'une réconciliation avec le réel :

Jusqu'à-là les peuples, pas plus que les gens ne m'avaient paru très réels ni très intéressants. Quand je vis l'Inde et quand je vis la Chine, pour la première fois, des peuples, sur cette terre, me parurent mériter d'être réels (BeA, p.13).

Mais bientôt, les événements se succèdent en Asie, surtout en Chine où la révolution rend obsolètes, à l'endroit des mœurs chinoises, de nombreux passages d'*Un barbare en Asie*, à tel point que Michaux en interdit la réédition jusqu'en 1967. La préface qu'il rédige alors prouve sa déception de n'avoir pas su prévoir l'évolution des pays visités, sur lesquels il avoue avoir écrit « trop vite ». Mais il y a plus grave ; l'Occident s'insinue :

J'aurais voulu que l'Inde au moins et la Chine trouvent le moyen de s'accomplir nouvellement, de devenir d'une nouvelle façon de grands peuples, des sociétés harmonieuses et des civilisations régénérées sans passer par l'occidentalisation. Était-ce vraiment impossible ? (BeA, p.13).

L'Asie avec ses pays, ses gens, qui avaient mérité « d'être réels », l'Asie, avatar de l'El Dorado, aura fait long feu. La déception, immédiate ou rétrospective, provoque et accélère immanquablement un glissement du réel à l'imaginaire, dont *Ailleurs* marque l'aboutissement.

Pourtant les voyages, après la parution d'*Un barbare en Asie*, ne cessent pas. Ni les déceptions. Entre 1934 et 1946, il se rend dans divers pays dont le Brésil et l'Argentine. Ces pays ne font plus, comme tels, l'objet de livres. Cependant, en réaction contre les péripéties des déplacements réels, Michaux les fait participer à

² Toutes les lettres de H. Michaux à J. Paulhan sont citées d'après Brigitte OUVRY-VIAL, *Henri Michaux, qui êtes-vous?*, Lyon, La Manufacture, 1986. Nous renvoyons en outre aux éditions suivantes : *Un barbare en Asie*. Paris, Gallimard, 1967 (abréviation : *BeA*) ; *Ailleurs*. Paris, Gallimard, 1967.

la genèse des voyages imaginaires d'*Ailleurs*. En 1934, il est en Espagne, pays qu'il déteste :

Ici, on est obligé de s'adresser à soi exclusivement pour trouver le goût de parcourir ces longues journées.

Mais en soi, il y a à faire. Impossible de communiquer avec personne. Si je communiquais avec un catalan ce serait pour le tuer³.

Ensuite, cap sur le Portugal, qui lui plaît autant que l'Espagne lui déplaisait, et où le projet du *Voyage en Grande Garabagne* va bon train :

Une petite partie de mon ouvrage : mœurs et coutumes des tribus de Grande Garabagne ; chapitres à peu près terminés et la plupart terminés. Les Oursouilles, les Halalas et une dizaine de peuples dont les noms ne me sont pas connus. Peux vous envoyer 25 pages la semaine prochaine [...] je travaille ferme⁴.

Départ pour le Luxembourg ; les Emanglons et les Hacs, autres peuples de Grande Garabagne, se substituent aux habitants :

Les Luxembourgeois : des gens neutres qui [illisible] ne nous adressent pas la parole [...]

Pays très neutre aussi.

Donc j'emanglonne.

Mon bouquin pour la N.R.F. comprend déjà neuf chapitres nouveaux sur les Emanglons.

9 en 2 jours ? et ça continue. Les Hivinizikis se montrent et je sens aussi les Hacs... bouger⁵.

Cette expérience d'auto-protection et de mise à distance du réel est caractéristique de toute l'œuvre de Michaux, qui utilise le langage à la fois comme une arme et un bouclier. Dans *Passages* (1963), un texte intitulé «Observations» lui permet de revenir sur le sens des peuples imaginés pendant ses voyages :

Mes pays imaginaires : pour moi des sortes d'États-tampons afin de ne pas souffrir de la réalité.

En voyage, où presque tout me heurte, ce sont eux qui prennent les heurts, dont j'arrive alors, moi, à voir le comique, à m'amuser.

Mes "Emanglons", "Mages", "Hivinizikis" furent tous des personnages tampons suscités par le voyage⁶.

³ Lettre à J. Paulhan, «en gare de Barcelone», fin septembre 1934

⁴ Lettre à J. Paulhan, septembre 1934.

⁵ Lettre à J. Paulhan, non datée.

⁶ *Passages*. Paris, Gallimard, 1963, p.154.

On sait que les États-tampons, enclavés entre deux forces antagonistes, sont destinés à atténuer la violence de leur affrontement. Les pays de vent, de fiction, chers à Henri Michaux, forment les forteresses qui protègent ses «propriétés». Cette nécessité peut se manifester sur un mode ludique : un peu plus loin, il écrit que les «personnages tampons» (il range également Plume sous ce nom) étaient «composés pour s'en fichier un peu et remuer tout sens dessus dessous».

En les mettant en scène, à distance, Michaux semble ainsi se construire un spectacle auquel il assiste passivement, et qui répond à l'impossibilité éprouvée d'entrer en communication avec les populations. «Observations» propose une explication en ce sens, qui vient confirmer ce qu'indiquait la correspondance avec Paulhan :

Ainsi les mages [du Pays de la Magie] furent commencés le lendemain de mon arrivée à Rio de Janeiro, me séparant si bien de ces Brésiliens avec qui je ne trouvais pas le contact (leur intelligence caféinée, tout en réflexes, jamais en réflexions) que je pourrais presque dire, malgré le temps passé là-bas, que je n'en ai pas rencontré⁷.

Une réalité vient donc se substituer à une autre, déceptive ; les créatures imaginées viennent supplanter les habitants réels. L'Espagne, le Portugal, le Luxembourg s'effacent devant la *Grande Garabagne* ; le Brésil sert de repoussoir au *Pays de la Magie*. Nul document ne permet, en revanche, de savoir si un pays étranger présida à l'écriture de *Ici, Poddema*. À moins que ce ne fût la France occupée, devenue méconnaissable, à l'instar d'une terre étrangère...

Les États-tampons représentent une défense constituée «par mesure d'hygiène», comme il le dit dans la postface à «Mes propriétés», face au réel dans son acception kantienne : tout ce qui est extérieur à l'individu et dont l'existence est éprouvée par la perception. Ces créations s'inscrivent dans un long processus de défense et d'attaque, qui donnera notamment naissance aux poèmes-exorcismes (*Épreuves, exorcismes*), aux poésies «pour pouvoir» ou aux pages sadiques de «Liberté d'action» (*La Vie dans les plis*).

Voyager «ailleurs»

Fruits d'une expérience farouchement individuelle, fortuite, en «réaction», en «protection pure», les trois voyages imaginaires d'*Ailleurs* échappent aux genres littéraires, dont Michaux dit par ailleurs qu'ils «sont des ennemis qui ne vous ratent pas, si vous les avez ratés au premier coup». Ils échappent notamment aux codes de l'utopie, dont la tradition s'étend de Platon à Fourier : dans *Ailleurs*, il n'est nulle société organisée autour d'un système cohérent, réglé par la raison occidentale, et dont on pourrait s'inspirer pour le bonheur de tous. C'est au contraire la multiplicité des races et des cultures qui fascine Michaux, quand l'utopie cherche une uniformisation globalisante. On peut dénombrer trente-

⁷ *Ibid.*

deux «races» dans le *Voyage en Grande Garabagne*, sans compter celles auxquelles Michaux n'accorde qu'une ligne : une utopie écraserait ces différences. Dans le genre du voyage imaginaire, *Ailleurs* innove en tendant vers ce qu'on pourrait nommer les «sciences humaines-fiction».

Cet écart par rapport au genre est accusé par la préface du recueil (il en existe deux états : le premier date de l'édition princeps de 1948 ; le second, de l'édition revue et corrigée de 1967). Dès l'incipit, le lecteur est placé dans l'indétermination la plus complète :

L'auteur a vécu très souvent ailleurs : deux ans en Garabagne, à peu près autant au pays de la Magie, un peu moins à Poddema. Ou beaucoup plus. Les dates précises manquent.

«Ailleurs», simple adverbe de lieu, dit l'endroit étranger où l'on ne se tient pas, un non-lieu où l'énonciation est impossible, dont l'auteur recommande même de «se méfier» :

Ces pays ne lui ont pas toujours plu excessivement. Par endroits, il a failli s'y apprivoiser. Pas vraiment. Les pays, on ne saurait assez s'en méfier. Il est revenu chez lui après chaque voyage. Il n'a pas une résistance indéfinie.

C'est que la séduction des sociétés visitées est toujours tempérée chez Michaux par une circonspection, voire un refus d'adhérer qui s'opposent eux aussi au mouvement de la pensée utopique. Les institutions les plus charmantes, comme la «parthénothérapie» (*Ailleurs*, p.178), le «Marché de parents» (p.181) ou les «vents spéciaux» (p.152) au pays de la Magie, sont toujours contre-balancées par de monstrueuses et iniques coutumes.

Raison pour laquelle l'auteur-voyageur nous dit être «revenu chez lui après chaque voyage». Gulliver, lui aussi, aussi regagne l'Angleterre après ses voyages à Lilliput ou Brodbignac ; mais, contrairement à Swift, Michaux ne raconte pas ces retours, et l'on ne saura rien de la manière de se rendre «ailleurs» ou d'en revenir. Ils sont pourtant essentiels, et leur rôle dépasse de loin celui de justifier le regroupement en un seul recueil, sous le titre *Ailleurs*, du *Voyage en Grande Garabagne* (1936), d'*Au pays de la Magie* (1941) et d'*Ici, Poddema* (alors inédit). Il n'est pas question ici de s'évader hors du monde ou d'atteindre l'*anywhere out of the world* baudelairien ; les pays inventés ne brisent aucun enfermement : «Il [l'auteur] traduit aussi le Monde, celui qui voulait s'en échapper. Qui pourrait échapper ? Le vase est clos».

«Ces pays, on le constatera, sont en somme parfaitement naturels» : à l'intérieur de cette clôture se rencontrent également l'animal, le végétal, le minéral et l'humain. Et même la divinité, s'il est vrai que la nature manifeste «la présence de l'inconnu tout près du connu». Pour la même raison, *Ailleurs* fait se côtoyer des animaux imaginaires (les «écarassins» de Grande Garabagne) et d'autres, biens réels, comme le tigre, le lion, l'éléphant ou la truite, des végétaux existants ou

inventés, comme «l'arbre Canapas». Quant à l'Homme, ses virtualités sont innombrables, ce qui fait écrire à Michaux, dans la préface de 1967 :

Derrière ce qui est, ce qui a failli être, ce qui tendait à être, menaçait d'être et qui entre des millions de «possibles» commençait à être, mais n'a pu parfaire son installation...

La préface de 1948 le disait en termes moins abstraits :

*Un rien eût fait d'un homme un autre homme, d'un peuple un autre peuple.
Il a cent millions de possibles, cet éternel accidenté.*

La question de l'infini, qui aura tant d'importance dans l'œuvre ultérieure, se manifeste déjà ; l'infini, ce qui n'a pas de formes ou de frontières, mais aussi ce qui n'est pas achevé, ce qui «tendait à être [...] mais n'a pu parfaire son installation». Eu égard par exemple aux millions d'espèces animales et à l'échec que connaîtra sans doute leur recensement systématique, Michaux, auquel Cioran accordait la passion de l'exhaustif, choisit d'étendre encore le champ des êtres vivants et en particulier de l'Homme, celui qui montre les potentialités les plus intéressantes dans le développement de cultures innombrables. Ainsi, *Ailleurs* sera moins le livre de l'utopie ou de la science-fiction que le livre de l'ethnographie-fiction et de la zoologie-fiction. Peut-être Michaux avait-il pressenti, dans l'uniformisation des sociétés, une évolution irréversible, de nature à rendre hypothétiques l'espoir de les voir résister à l'occidentalisation, a fortiori celui de voir de nouvelles civilisations éclore. Ce qui est tend donc à se réduire.

Voyage et langage

D'où sans doute, pour lutter contre ce rétrécissement qui touche aussi l'imaginaire, le recours au langage, à charge pour lui de faire exister les millions de possibles. L'ivresse de créer s'accompagne toujours chez Michaux de celle de nommer ; sur le terrain de l'invention lexicale, le poète rejoint évidemment Rabelais et Swift, mais il les dépasse dans le foisonnement. Cette fête du langage, du reste, ne commence pas avec *Ailleurs*. Qu'on se souvienne seulement de l'incipit du «Grand combat» (1927) : «Il l'emparouille et l'endosque contre terre». Pour quitter l'étroitesse de la langue s'impose le néologisme qui, grâce à une remotivation du signifiant, donnera enfin au concept l'enveloppe phonique idoine⁸.

Il est environ cent quatre-vingt-deux mots inventés dans *Ailleurs*, 108 pour le seul *Voyage en Grande Garabagne* (pour 114 pages), une quinzaine dans *Au pays de la Magie* et 59 dans *Ici, Poddema* (pour 43 pages). Ces inventions lexicales sont

⁸ Quant à la peinture, elle est dominée par la fascination pour le signe, pour l'alphabet qui, lui aussi, souffre de l'arbitraire.

pour le moins variées. Elles peuvent désigner des peuples (les Ridieuses, les Tacodions, les Hassais, les Ebelleux), des lieux de toutes sortes (Emangle, Avord, Aples, Kadnir et Okodne, Avidre, Phobos), des animaux (les écarassins, la ranée, l'ouglab, l'oiseau Kuenca), des végétaux (Kitou), des cours d'eau (Avers, Ogal), des dieux (Banu, Khan, Sanou, Kambol, Karma) ou bien encore des monnaies (fouques, bûches, bask). Rien ne distingue ces mots inventés de ceux que l'on trouverait dans de «vrais» récits de voyage, de sorte que ces néologismes sont comme autant de preuves rapportées des pays, attestant leur existence et l'authenticité du récit. Mais aucun dictionnaire ne fournira la clé de ces termes, et les contrées d'*Ailleurs* ne figurent sur aucune carte.

Si les procédés de création lexicale demeurent assez mystérieux chez Michaux — «même les mots inventés, même les animaux inventés dans ce livre sont inventés "nerveusement"», écrit-il dans la postface à «Mes propriétés» —, deux substantifs peuvent être facilement identifiés comme des mots composés : *parthénothérapie* (du grec *parthenos*, vierge, jeune fille, et *thérapeuïen*, soigner) et *immensifiant*, formé sur *immense* et *intensifier*. Et encore ces deux substantifs appartiennent-ils à la langue du narrateur... Les autres néologismes ne reposent sur aucune règle admise, leur genèse semble arbitraire⁹. Cependant, sous le burlesque, il est possible d'imaginer comment certains sont venus sur la page. Ainsi, la Grande Garabagne semble être, de façon évidente, une déformation de Grande-Bretagne, à tel point qu'un lapsus fait écrire à Raymond Bellour (*Henri Michaux. Folio essais*, 1986) *Grande-Bretagne* au lieu de Grande Garabagne ! Le nom *Mastadars*, qui désigne un peuple de Grande Garabagne, paraît forgé sur «mastard», mot familier employé pour qualifier un individu costaud :

C'est la grande race, la Race : les Mastadars. Ils combattent le tigre et le buffle à l'épieu et l'ours à la massue. Et même s'ils se trouvent sans massue, ils font face au grand velu (Ailleurs, p.83).

Les Aravis, malgré leur nom qui présente le préfixe privatif, ne sont pas particulièrement aigris : ils désignent aussi une chaîne de montagnes des Alpes. De même, les Nans, société de Grande Garabagne, semblent avoir emprunté leur nom à une galette indienne que Michaux connaissait forcément. Il faudrait également dire à quel point l'aspect purement phonique des noms suggère à lui seul l'essence des peuples. La vitesse des Hivinizikis n'est-elle pas contenue dans cette suite aiguë de «i» ? Et la violence des Hacs éclate dans ce monosyllabe en forme d'onomatopée.

⁹ Un Swift, au contraire, utilisait un système d'invention linguistique au service de la satire, pour échapper à la censure, sinon au pilori ; le mot nouveau devait apparaître masqué, mais pas trop, afin que le signifié puisse être identifié sans peine par le lettré. Swift utilisait l'hybridation (mots fabriqués avec des fragments de langues étrangères), la marqueretterie (mots fabriqués par collage de syllabes dans des mots plurisyllabiques), ou encore l'anagramme.

En Grande Garabagne

L'usage des néologismes, des toponymes ou des «anthroponymes» se révèle au mieux dans la parodie d'ethnographie du *Voyage en Grande Garabagne*. Les sciences humaines-fiction ou même la zoologie-fiction, Michaux en avait jeté les bases dès «Mes propriétés» (dans *La Nuit remue*, 1935), laboratoire secret où il crée ses monstres, mais surtout antichambre du *Voyage en Grande Garabagne* : on y découvre des animaux étranges et merveilleux comme la parpue ou la darelette, et une première version de l'emanglon qui, avec un *m* en finale, est alors un animal et non un peuple. Mais le modèle de narration du *Voyage en Grande Garabagne*, c'est *Un barbare en Asie* qui le prépare, dans sa quête d'une caractérisation, en un mot ou en une phrase, du Chinois, de l'Indien ou du Japonais ; on peut estimer que cette quête échoue, elle n'en oriente pas moins l'écriture, où l'on observera le rôle de l'article défini ou de la troisième personne du singulier :

pour l'Hindou, la religion compte et la caste, le reste, ce sont des détails (BeA, p.70).

Le Chinois s'adapte, marchande, calcule, échange (BeA, p.164).

Aucun acteur au monde n'est aussi braillard que le Japonais avec un résultat aussi maigre (BeA, p.200).

De réalités multiples et complexes, le poète veut extraire une vérité archétypale, qui tiendrait dans une formule perspicace. Chaque peuple représente ainsi un fragment, une virtualité de la nature humaine sur les «millions de possibles». Michaux, avant l'heure, recherchait ce que les ethnologues du début des années 40 ont nommé la «personnalité de base». D'après cette théorie, issue des travaux de l'ethnologue Linton et du psychologue Kardiner,

la culture se définit comme la configuration totale des institutions. Par ce mot, il faut entendre "un mode fixe de la pensée ou du comportement commun à tout un groupe d'individus, qui peut être communiqué, qui est communément accepté et dont le refus provoque un trouble dans l'individu ou dans le groupe" [...] L'ethnologue doit donc retenir seulement dans la psychologie de tout membre d'une collectivité ce qui est commun à tous. Par exemple, on recherchera ce qui fait qu'un Malgache appartient à la culture de Madagascar, ce qu'il y a de spécifiquement australien dans n'importe quel Australien. Cela revient à définir une sorte d'abstraction : le Malgache en soi, l'Australien typique¹⁰.

Michaux n'a évidemment pu s'inspirer de ces principes alors qu'il écrivait *Un barbare en Asie* et *Voyage en Grande Garabagne*. Mais *Voyage en Grande Garabagne* peut se lire comme une parodie de ce type d'ethnographie ; il n'est que de songer aux titres de sections et de chapitres (pour les Emanglons : «Mœurs et cou-

¹⁰ Cité par J. Cazeneuve in *Encyclopédie Larousse de l'ethnologie*, p.120.

tumes», «La lèpre cornée des Emanglons» ; ou encore «La tribu des Aravis»), qui sont formulés dans les règles du genre.

Certains détails de cette pseudo-ethnographie ont pu être inspirés par les souvenirs que Michaux avait gardés de ses déplacements réels. Ainsi les Gaur, «altérés de religion», rappellent en maints endroits les Hindous et leur religiosité, qui avait impressionné l'écrivain. D'autres ont pu être inspirés par le spectacle de l'organisation sociale ou politique en Europe, qui laissent apparaître une volonté évidente de tourner en dérision quelques institutions occidentales :

Pendant les discours de l'opposition, qu'il serait naturellement fastidieux d'écouter, un repas est offert dans le restaurant de la Chambre au chef de l'État, au doyen d'âge et aux députés de son parti.

On a toujours considéré que le chef de l'État aimait, en dehors de la carpe, qui selon lui, est au-dessus de tout, avoir à sa portée quelques éléments de distractions, tel un violon, où d'ailleurs il excelle (à la flûte il est moins bon), de la pâte à modeler de différentes couleurs, et un petit arc de salon ou des fléchettes avec lesquelles il vise la chevelure des députés.

L'invité principal, le doyen de la chambre lui-même, disparaît fréquemment pour quelques instants, va prendre le frais, courir après un chien, jeter quelques cailloux en l'air (Ailleurs, p.115).

Difficile, à la lecture de ce passage burlesque sur les mœurs des Hivinizikis, de ne pas songer à l'anti-parlementarisme de l'époque.

Au Pays de la Magie

Comme on le voit par cet exemple, le premier récit de *Ailleurs* présente une humanité qui, au-delà de sa variété, peut paraître assez proche de celle que nous connaissons. En revanche, *Au pays de la Magie* fait entrer le lecteur de plain-pied dans un royaume pour le moins étrange, sinon dans un univers occulte. Grand lecteur des mystiques, Michaux était fasciné par des êtres capables d'accéder à d'autres niveaux de conscience, de repousser les limites de l'esprit humain. Sa passion pour l'hagiographie et les récits de miracles (dominée par les figures de Ruysbroek l'Admirable et de Saint Joseph de Cupertino) se manifeste dès son enfance ; elle se retrouve jusqu'à la fin de son existence dans sa hantise des phénomènes paranormaux : à 81 ans, il publie *Une voie pour l'insubordination*, où il est question du poltergeist et des étranges phénomènes qui s'attachaient à la personne de l'abbé Vianney, le curé d'Ars canonisé. Ce qu'il envie à ces personnages, de même qu'à l'employé du South Indian Railway capable, ainsi qu'il le raconte dans *Un barbare en Asie*, de guérir une morsure de serpent à distance, c'est leur possibilité d'action sur le réel, au moyen de prières, de mortifications ou de formules. La tentation du *mantra* parcourt tous les grands poèmes de Michaux ; la recherche de l'efficacité magique doit parvenir à la mise en échec des forces hostiles. La magie s'offre d'abord à lui comme une possibilité d'action, qui demande

volonté, concentration, ascèse. Qu'il s'agisse de projeter un paysage («Magie», dans *La Nuit remue*, p.143), de poèmes-exorcismes (*Épreuves, exorcismes*), de malédictions, de guérisons («Magie», dans *Plume*, p.12) ou de miracles, Michaux semble avoir foi dans l'efficacité d'une approche spirituelle de la réalité.

À la différence de *Voyage en Grande Garabagne*, l'auteur se contente ici de la peinture d'un seul peuple : les Mages, que caractérisent non pas des différences d'ordre culturel, mais plutôt d'ordre scientifique. On a affaire à un peuple qui ramène la vie sociale et matérielle à la seule utilisation d'un pouvoir monstrueux. Il leur donne le nom de «mage» — de préférence à magicien, sans doute trop prosaïque, trop proche du prestidigitateur et du phénomène de foire — et place ainsi son récit sous le signe de la spiritualité, de l'astrologie, de la mystique et de l'ésotérisme. Dans la Babylone antique, en Assyrie, chez les Mèdes et les Perses, les mages étaient des prêtres de la religion de Zarathustra et des astrologues ; leur organisation comprenait une hiérarchie. Le lion, animal sacré et emblématique dans *Au pays de la magie*, est par ailleurs un motif fréquemment représenté par les sculpteurs perses et assyriens. Michaux reprend à son compte la charge symbolique du lion, qui se substitue dans ce récit à son animal favori, le tigre, qu'on retrouve dans nombre de ses œuvres et notamment dans *Poteaux d'angle*. Le pouvoir ésotérique des Mages leur vient d'un livre mystique :

Le livre des sommeils du lion.

Ce livre contient toute magie. Il est tenu caché. Les copies que j'en ai vues ne comprenaient que deux chapitres, d'ailleurs faux en plusieurs points (Ailleurs, p.187).

Le «livre des sommeils du lion» et la fresque du «Grand lion» rassemblent en quelque sorte tout ce qui fait «l'art sacré» des Mages :

Sur la porte principale de la ville d'Inihaio, l'on peut voir un fragment du Grand Cycle du Lion. Grande et impressionnante peinture, faite de ce qu'il faut savoir "lire" (Ailleurs, p.187).

On peut supposer aussi que la présence de l'animal fasse écho au séjour de l'auteur en Asie : en Inde, le lion est symbole de la royauté ; il est également un des animaux symboliques du bouddhisme, qui l'a transmis à toute l'Asie du Sud-Est. Autour de l'activité des Mages, Michaux construit un imaginaire mystique dont la signification échappe au narrateur, et évidemment au lecteur. La symbolique des objets demeure hermétique :

Les Mages haïssent nos pensées en pétarade.

Ils aiment demeurer centrés sur un objet de méditation. Ces objets sont au plus intime, au plus épais, au plus magique du monde.

Les premiers, non des principaux, sont au nombre de douze, à savoir :

L'espace poisson et l'espace océan.

Le trapèze incalculable.

Le chariot de nerfs.

L'ogre éthérique.

Le rayon de paille.

Le scorpion-limite et le scorpion complet.

L'esprit des astres mourants.

Les seigneurs du cercle.

La réincarnation d'office.

Sans ces élémentaires notions de base pas de communication possible avec les gens de ce pays (Ailleurs, p.191).

Pour le non-initié, les objets de méditation des Mages demeurent incompréhensibles. Davantage, l'association antithétique des substantifs (chariot de nerfs, rayon de paille) contribue au mystère et à l'opacité de l'énumération. La maîtrise secrète des pouvoirs ésotériques fonde la puissance des Mages, qui pratiquent un protectionnisme occulte :

Entourant le pays de la Magie, des filots minuscules : ce sont des bouées. Dans chaque bouée un mort. Cette ceinture de bouées protège le pays de la Magie, sert d'écoute aux gens du pays, leur signale l'approche d'étrangers.

Il ne reste plus ensuite qu'à les dérouter et à les envoyer au loin (Ailleurs, p.129).

Conscients de leur suprématie, les Mages apparaissent comme des représentants de l'humanité «supérieure» rêvée par Michaux ; en tant que tels, ils incarnent aussi, au même titre que les sociétés indiennes et chinoises dans *Un barbare en Asie*, le fantasme d'un dépassement des civilisations occidentales. Leur domination est empreinte de morgue et de xénophobie : grâce aux «trois marées diurnes du corps humain», ils prétendent être «les seuls à avoir dépassé l'animalité» (p.149). Aux barrages constitués pour empêcher l'étranger de pénétrer physiquement au pays de la Magie s'ajoute une autre protection, qui vise l'intrusion des pensées clandestines :

La pensée est tout autre chose dans le pays de la magie qu'ici. La pensée vient, se forme, se fait nette, s'en va de même. Je sentais fort bien la différence. Ces espèces de pensées éparses, ces idées qui, en Europe, vous traversent la tête continuellement, sans profit pour les autres et pour vous-même, vagues, contradictoires, ces larves là-bas ne se présentent point : ils ont établi le grand barrage, lequel entoure le pays.

Quelques rares pensées, puissamment véhiculées, de mages et d'ascètes hindous et musulmans, de saints chrétiens et de quelques moribonds aussi, ont seules pu le percer, encore que pendant très peu de temps (Ailleurs, p.165).

Les exemples de pensées qui ont pu franchir le grand barrage sont significatifs de ce que la force de l'esprit est logée dans des hommes en marge de la condition humaine. Les ascètes hindous, les saints chrétiens sont de ceux-là, ce qui n'est pas très étonnant au regard de l'admiration que Michaux leur témoigne. Le cas des «moribonds» vaut sans doute pour l'auteur lui-même : le malade, l'être dévasté

par le réel, parvient, à force de concentration et de «rêve éveillé», à l'infléchir, à lui faire écran. L'«espace du dedans» se convertit en une force comparable au pouvoir des Mages, des ascètes et des saints. Cependant le narrateur d'*Au pays de la Magie* se trouve démuné et menacé face à la société des Mages, où tous ne détiennent pas des pouvoirs magiques équivalents. Le non-initié devient une victime facile, sans qu'il sache d'ailleurs précisément pourquoi il sert de cible au pouvoir occulte ; il est peu d'amour et de tendresse au pays de la Magie. Les épisodes sanglants, les actes cruels, les châtements parfois mérités mais souvent arbitraires sont le lot quotidien de la plupart. Dans ces conditions, le narrateur a beaucoup de chance de revenir de son expédition sain et sauf ; il avoue à la fin du récit avoir été fréquemment en danger de mort, mais heureusement protégé par une divinité, Karna :

J'étais souvent poursuivi, attaqué [...]

Il y eut de fréquentes tentatives de m'empoisonner. J'avais souvent la main dans le dos, traversée par les dents d'une fourche. Des oiseaux trompés donnaient du bec dans mon oreille. À plusieurs reprises des quartiers de roche se détachaient de la montagne pour me tomber dessus, mais toujours Karna arrivait à temps pour dissiper le maléfice et les redoutables masses tombaient sans consistance à mes pieds comme des mouchoirs (Ailleurs, p.191).

Le pays des Mages se révèle bien plus périlleux que la Grande Garabagne ; l'angoisse y est décuplée car le danger se fait invisible, impersonnel, immotivé. Le voyageur-narrateur, l'ethnographe de Grande Garabagne, devient un aventurier qui joue son existence et qui sera expulsé du pays sans que Karna s'y puisse opposer.

Les facultés des Mages rappellent parfois le registre de la science-fiction : ainsi leur espérance de vie ne présente rien de commun avec l'Humanité classique : «Il n'est absolument pas rare de rencontrer un vieillard de six cents ans passés, faisant d'ailleurs bien mauvaise impression» (Ailleurs, p.161). De même, la mort physique ressemble à une sorte de coma et ne signifie pas la fin de la vie spirituelle. Mais l'âme elle-même a une fin :

Ils apprécient plus justement la valeur d'un homme, une fois mort. Débarrassé de son chantier (le corps), il se montre enfin à découvert, prétendent-ils [...]

Toutefois, il faut faire vite. Une dizaine d'années après la mort (dix-huit ou vingt pour les tempéraments exceptionnels), le mort s'éteint. Question d'amour-propre pour les Mages de survivre le plus possible (Ailleurs, p.145).

Le trait le plus caractéristique du pouvoir des Mages se manifeste sur le mode de l'absence, de l'invisibilité. Ils sont capables de procéder à des abstractions :

On voit la cage, on entend voleter. On perçoit le bruit indiscutable du bec s'aiguissant contre les barreaux. Mais d'oiseaux, point.

C'est dans ces cages vides que j'entendis la plus intense criallerie de perruches de ma vie. On n'en voyait, bien entendu, aucune (Ailleurs, p.129).

La «Méduse d'air» et les poissons-aiguilles, également invisibles, forment d'autres exemples saisissants de cette faune de l'absence. Le pays de la Magie devient alors un État totalitaire, un espace où l'étranger ne peut voir de la contrée que ce que ses dirigeants acceptent de lui laisser découvrir :

Ce qu'il y a de plus intéressant dans le pays, on ne le voit pas. On peut être sûr de ne pas l'avoir vu. Ils l'entourent de brouillards. Ainsi m'est restée inaccessible, invisible, la Capitale Fédérale, quoiqu'on m'en ait indiqué je ne sais combien de fois le chemin et que j'aie été une semaine assurément presque à la toucher. Ils ont sept sortes de brouillards (je parle des principaux) et il suffit du troisième pour vous empêcher de voir le propre cheval que vous montez [...] (Ailleurs, p.153).

Ici, Poddema

Avec son cortège d'apparitions-disparitions, de sorts, de meurtres, de luttes et de phénomènes paranormaux, le pays de la Magie s'offre comme une terre funeste, obscurcie par le reflet oblique de la France occupée. Cette noirceur se fera plus dense encore dans *Ici, Poddema*, que l'on peut considérer comme le dernier des voyages imaginaires écrits par l'auteur de *l'Infini turbulent*. *Ici, Poddema* a été écrit à la fin de la Seconde Guerre mondiale et se découpe en deux volets : Poddema-Ama et Poddema-Nara, comme on désignerait l'Est et l'Ouest d'un territoire. Le narrateur, s'il découvre de nombreuses cités, ne décrit que la société des Poddemais, qui offre principalement deux types d'individus :

Varinai est la province de Darridema où l'on va le plus loin dans l'expérience des naissances. Même il y a plus d'enfants, disons semi-artificiels que de ceux que la nature seule et le couple homme-femme a poussés à la lumière du monde. Ce sont des enfants «au pot».

Le seul centre de Karina alimente en bébés le marché de la province. Le centre de Vidari est un centre de vingt mille pots. On invite les hommes à faire acte de père «au pot». Je n'en dirai pas tous les détails, ce sont là des mœurs qui pourraient étonner [...] (Ailleurs, p.208).

Dans «Poddema-Ama», Henri Michaux s'en tient là quant aux explications de ces naissances. Mais dans la seconde partie, presque entièrement consacrée aux mœurs des Poddemais au pot, on apprend ce que l'expression «au pot» laissait redouter :

Les ennuis [ceux qu'ils ont avec les Poddemais au pot] les ont conduits à cultiver des espèces sédentaires, attachées, apodes, le tronc dans un bain alimentaire et qui travaillent de leurs bras (Ailleurs, p.228).

Le Poddemaïs au pot vient donc au monde tel une plante. L'espèce commune doit pouvoir sortir du pot au bout de quelques années puisque l'espèce spéciale évoquée par Michaux dans ce passage est dite «sédentaire». Cette infra-humanité végétale fait inévitablement songer à cette sentence des *Tranches de savoir* : «À huit ans, je rêvais encore d'être agrée comme plante»¹¹.

Reste que ces êtres cultivés comme de vulgaires légumes dans une serre doivent leur existence à ce qu'on pourrait appeler un «ensemencement artificiel» :

Poddemaïs de cave.

On les y descend afin qu'ils s'y livrent à des embrassements souhaitables et souhaités par eux.

Sinon il y aurait des rejetons, et d'ailleurs ceux-ci sont rares. Plutôt que rejetons véritables, ils forment une sorte de nouvelle matière première pour l'ensemencement des futurs Poddemaïs au pot (Ailleurs, p.232).

De là, leur faiblesse «naturelle», qui en fait une société de parias, à la merci du plus petit animal, et à la forte mortalité :

En général, les Poddemaïs au pot et demeurés dans le pot doivent être constamment défendus ;

d'abord des poux et de la vermine qui abondent comme mousse sur un arbre couché.

Il faut encore défendre les Poddemaïs des poules qui adorent les becqueter, surtout quand elles ont eu la première fois l'occasion d'y goûter.

Ces Poddemaïs, pour leur malheur n'étant pas très vifs dans leurs mouvements, sont également, malgré leurs bras et leurs dents, mal défendus des rats.

Les chats les adorent [...]

Ils ne rêvent que d'arracher des lambeaux aux Poddemaïs au pot [...] (Ailleurs, p.234).

[...] les Poddemaïs au pot restent frileux, sensibles aux changements de température et à la merci d'un froid soudain.

Il est à Poddema des années très froides [...]

Les Poddemaïs naturels ne s'en soucient pas autrement, mais les Poddemaïs au pot meurent promptement ; en fait, on ne peut plus naturellement (Ailleurs, p.226).

Parcourant ces lignes, le lecteur d'aujourd'hui est fort tenté de songer aux problèmes que posent d'autres expériences sur les naissances, celles des fécondations *in vitro*, et à la tentation des manipulations génétiques. Le texte s'avère, dans cette lecture, prémonitoire. Prémonition d'autant plus inquiétante que toute la société des Poddemaïs repose sur une dialectique dévoyée du maître et de l'esclave, du dominant et du dominé. Le narrateur nomme les dominants les «Poddemaïs naturels» ou «Poddemaïs de race de maître». La discrimination raciale de Poddema est inscrite irréversiblement dans les corps :

¹¹ *Face aux verrous*. Paris, Gallimard, 1967, p.38.

On tatoue leur corps demeuré très sensible et qui réagit très vivement. Véritable tatouage de feu. Lèvres sanguinolentes que l'on fait venir sur le corps en formes de signes et d'armoiries (Ailleurs, p.230).

Esclaves facilement identifiables, les Poddemaïs au pot travaillent pour la classe dominante ; ils vivent dans la peur et l'humiliation constante, leur religion est un culte de la honte.

Parce que l'œuvre de Michaux est tout entière placée sous le signe de l'individualisme, voire du solipsisme, ses commentateurs ont trop rapidement conclu que celui-ci se désintéressait de la société de son temps et des événements de l'Histoire. Or, Poddema est sans conteste une représentation symbolique de l'Allemagne nazie et des pays qu'elle a occupés. Plus précisément, les tortures et l'oppression des Poddemaïs au pot par les Poddemaïs naturels forment un avatar de la politique raciale du régime hitlérien. Ainsi, le tatouage des Poddemaïs au pot rappelle à la fois l'étoile jaune portée par les Juifs et le matricule tatoué des déportés. Les S.S. se servaient de paramètres génétiques pour identifier les Juifs, et certains nazis ne se sentaient pas totalement «sûrs de leur naissance». À Poddema, la situation est identique :

Il règne à certains moments une extrême inquiétude dans le pays, quand siègent les Pères du pot en assemblée générale. Chacun se sent visé. Personne, il ne me semble, ne se sentant tout à fait sûr de sa naissance cent pour cent naturelle (Ailleurs, p.236).

Comme dans l'Allemagne nazie d'avant-guerre, la paranoïa du «sang impur» règne à Poddema, où tous se sentent suspects. Quant aux années qui ont suivi la libération des camps d'extermination, elles ont révélé les monstrueuses expériences scientifiques des nazis sur les déportés. À Poddema, on est aussi spécialisé dans les expériences innommables :

Plus encore, personne ne se sent à l'abri des nouvelles expériences collectives et quoiqu'ils aiment beaucoup les particulières, ils aiment moins celles que la police ordonne et, notamment, sont terrorisés par une sorte de grand magma au pot dont les corps des Poddemaïs naturels seraient les ingrédients habituels et obligés (Ailleurs, p.236).

Poddema a donc ses chemises brunes dont le slogan aurait pu servir aux nazis : «Tuer les dernières fiertés». Les enfants artificiels, infirmes ou présentant des tares, sont massacrés au nom de la science qui les a engendrés :

À cause de la pullulation de ces enfants [...] il faut prendre des mesures énergiques. Le gouvernement s'en charge. Bien sûr, dans l'honneur ! Un certain secret est gardé. Les intéressés l'ignorent [...] L'administration, comme on pouvait s'y attendre, en sait long sur ce qui se prépare. Je vis à Parga trois semaines à l'avance la circulaire portant l'en-tête : réglementation de la tuerie (Ailleurs, p.224).

Une «circulaire» : le massacre passe d'abord par la bureaucratie... L'extermination peut être menée différemment, grâce à des séances de cinéma au cours desquelles les spectateurs meurent sans rien soupçonner. Le narrateur aimait ce cinéma aux «éclats de lumière, nullement des noirs et blancs, mais des "éclats de feu" comme ils les appellent». Mais un jour qu'il comptait s'y rendre :

«Non ! non ! N'y allez pas aujourd'hui, me dit vivement, mais en confidence, G. qui est membre du conseil des pots. Ce soir, ce sera une séance aux rayons de mort.»

Cela veut dire, comme je l'ai appris, que le rayon qui éclaire et projette l'image du chat de feu tue les spectateurs (rayon très intense, mêlé à cette occasion à quelques ondes particulièrement perçantes et meurtrières, puisque après quelques minutes il n'y a plus un vivant) (Ailleurs, p.239).

Une salle de projection qui se métamorphose en chambre à gaz...

Mais ce n'est pas tout : les yeux bleus des Poddemaïs d'Errimane «servent d'ornements», ils «meurent prématurément» et «on tire aussi quelques beaux tisseurs de leurs cheveux» (Ailleurs, p.230). Le corps des déportés servait lui aussi de matières premières : avant leur extermination, on coupait leurs cheveux pour les utiliser dans la confection des matelas ; leurs cendres servaient d'engrais, et la graisse des victimes fut même essayée pour produire du savon.

L'actualité immédiate — la découverte de l'horreur concentrationnaire et de la Shoah — est venue troubler Michaux, le bouleverser ; elle a fini par faire irruption dans le récit. Il est sans doute à ce titre l'un des premiers écrivains de langue française à évoquer, métaphoriquement, la réalité des camps de la mort. En cela, *Ici, Poddema* s'apparente fortement à l'autre ouvrage «de résistance» de Michaux, *Épreuves, exorcismes* (1940-1944), et plus précisément au magnifique poème intitulé «La Marche dans le tunnel», de 1943, inachevé et hélas trop peu connu. Il s'agit d'un poème épique dans lequel l'auteur fait allusion, de manière très précise, aux funestes événements des années 40. Relativement à la «question juive», on trouve ceci :

Le peuple prédestiné, lui aussi, et le premier, pâtit. On lui enleva jusqu'à sa chemise. On se rit de lui, et se retournant, on l'accusait de l'origine des malheurs. Au peuple des temples parfaits, il lui fut pris jusqu'à ses olives ¹².

Et ne peut-on pas retrouver, dans cette image, le fantôme du génocide :

Comme un banc de thons dans la madrague, le long du filet interminable, se croyant prudent s'en va tout de même, sans s'en douter dans la chambre de mort, d'où, pressé par par de nouveaux arrivants, il se débat furieusement, vainement,

¹² *Épreuves, exorcismes*. Paris, Gallimard, 1973, p.65.

*attaquant ses proches, l'humanité, tout en faisant ses comptes, ses statistiques prometteuses, entre méthodiquement dans le charnier*¹³.

Avec la Solution Finale, la réalité a dépassé la fiction : en 1946, l'Histoire est devenue un cauchemar dont il est impossible de se réveiller, pour paraphraser un mot célèbre de James Joyce. Quelles façons d'être plus insolites Michaux aurait-il pu concevoir après avoir réalisé que des millions d'individus avaient été rationnellement, systématiquement, scientifiquement éliminés ? Pourquoi chercher l'ailleurs, l'altérité, quand ils vous rattrapent, incarnés par une humanité qui se trahit elle-même ? Ici, *Poddema* marque le retour du réel, un échec où le réel ne vient plus stimuler l'imaginaire, le relancer, mais bien au contraire le détruire. Après le voyage en Asie, l'auteur d'*Ecuador* confessait que les nouvelles réalités politiques avaient contribué à rendre les vérités d'*Un barbare en Asie* désuètes. Comme Mao et la révolution chinoise étaient venus «balayer plusieurs de [ses] remarques», Hitler et Dachau sont venus balayer les audacieuses inventions d'*Ailleurs*.

L'exorcisme a échoué, la réalité insupportable a triomphé.

¹³ *Id.*, p.77.